

GEORGES BRASSENS

vu par Alphonse BONNAFÉ

MONTAIGNE disait très bien : « Qui suit un autre, il ne suit rien, il ne trouve rien, voire il ne cherche rien. » Brassens, lui, s'est trouvé, ne ressemblant à personne, il fait plaisir à tout le monde.

Ainsi s'exprime Alphonse Bonnafé dans son excellente présentation de Georges Brassens pour la collection des « Poètes d'aujourd'hui », chez Pierre Seghers. Il dit encore : le public de Brassens est le plus large et son succès a pris le caractère d'un fait social.

Ce poète-chansonnier chantant son mal néfaste. Son mal c'est d'être de ceux qui cherchent en gémissant. La manière qui lui semble le plus recommandable c'est celle du pauvre Martin :

Il creusa lui-même sa tombe
En faisant vite, en se cachant
Et s'y étendit sans rien dire
Pour ne pas déranger les gens. »

Ceux qui aiment Brassens et vont avoir l'occasion de le lui prouver, à Carcassonne ont, grâce au livre de Bonnafé, qui comporte de précieuses illustrations dont la moins significative n'est pas celle qui représente le Sétois Georges Brassens devant la tombe du Sétois Paul Valéry, la possibilité de le connaître intensément. On peut même dire que cette présentation d'une quarantaine de pages dépasse la personne et l'œuvre de Georges Brassens, il s'y trouve à tout moment des réflexions savoureuses sur son art dont les lettres de noblesse remontent à Villon et même au-delà. Et puis, il y a ses soixante-dix poèmes, une carthologie des mieux choisies, du « Fossoyeur » aux « Amours d'antan »...

Moi, mes amours d'antan, c'était de la « Grisette Margot », la « Blanche Caille » et « Fanchon la cousette ». Pas la moindre noblesse, excusez-moi du peu, c'étaient, me direz-vous, des grâces roturières, des nymphes de ruisseau, des Vénus de barrière, mon prince on a les dames du temps jadis qu'on peut... et valent mieux que philosophes à cheveux raides ou mijaurées à nez pointu.

La mie de Brassens, voyez-la « dans l'eau de la claire fontaine », mais Peynet la lui dispute :

Dans l'eau de la claire fontaine
Elle se baignait toute nue.
Une saute de vent soudaine,
Jeta ses habits dans les nues
Avec des pétales de roses
Un bout de corsage lui fis
La belle n'était pas bien grosse,
Une seule rose a suffi.

Le Midi Libre

27 novembre 1963